

III

CARAÏBE.

Le train venait de s'arrêter. Les voyageurs descendaient rapidement. Ketje regardait Monsieur. Il lui semblait qu'il avait pâli.

Tout-à-coup le voyageur, plongea la main dans sa valise, en retira une pincée d'or et, la donnant à Ketje, lui dit :

— Je vous attendrai dans deux heures à la gare de Lyon, salle d'attente des premières, ne vous laissez pas arrêter.

Il sauta du wagon et se dirigea vers la sortie.

Un commissaire de police le dévisagea au passage.

Ketje appela un garde du train, lui expliqua son cas. Ce fonctionnaire riait de l'embarras du voyageur. Le commissaire voulut rire aussi. Il s'approcha et écouta, mais l'aventure lui sembla étrange, il se la fit raconter pour lui seul. Il commençait à flairer une affaire quand le chef-garde lui certifia l'accident.

On couvrit Ketje d'une bâche, on le conduisit à une voiture, laquelle le transporta chez un marchand-tailleur qui fit disparaître toute complication, ce qui permit à Caraïbe de revoir son ancien élève.

Ketje, pour retrouver son maître et ami, avait été à la préfecture de police, où on lui indiqua une ruelle sans nom perdue en dehors de Paris. Il y alla. La ruelle était un chemin de terre, la terre était de la boue, la maison était une mesure, la chambre était un terrier, l'habitant était un âne mort.

Ketje recula, mais ne se sauva pas. Il regarda le dehors de la maison. Elle était en torchis ; la terre du chemin en était le mortier ; de vieux paniers en étaient la carcasse, quelques planches et rondins soutenaient le tout. Il n'y avait pas de fenêtre, on ne voyait pas de cheminée. Pour porte il y avait un restant de claie.

Ketje s'avança précautionneusement, il inspecta l'intérieur. Une charrette à bras garnissait un des côtés de la pièce. Elle était faite de bois trouvés aux bords des routes et de cordes trouvées partout. Elle était remplie de chiffons sordides, elle avait une bâche qui avait été carpette. Les uns et les autres étaient des ordures. Au côté opposé étaient appuyées des caisses et des mannes, tombant de vétusté. Le reste était le chaos de la misère.

— Caraïbe! cria Ketje.

Un souffle répondit, mais Ketje ne vit rien.

— Ombre des rois noirs! sortez de vos tombeaux! Venez!

Il s'arrêta, il avait cru voir un grouillement sous les loques de la charrette.

— Rhrrh! s'écria-t-il! Le vieux aurait-il perfectionné la méthode? élèverait-il ses bestiaux en liberté? Hé! Caraïbe! mon vieux camarade! Tu ne reconnais pas Ketje, ton vaurien d'élève? Hé! la vieille! dégrabouille-toi donc, que je t'embrasse.



CARAÏBE SE LEVA SUR SON SÉANT. (P. 18.)

Le mouvement des loques s'accrut. Une mousse d'une blancheur éclatante poussa hors des chiffons terreux, quelque chose de noir poussa la mousse; ce quelque chose avait des yeux jaunes, un nez énorme, des lèvres brunes, une barbe de laine: c'était une tête. Cette tête était celle de Caraïbe. Il était affreux.

Son teint noir était taché de terre, cette terre suait avec l'homme, il était gluant. Ses yeux jaunes paraissaient n'être que le résidu d'une chandelle de suif, éteinte, sur un bloc de grès, dans un tas de neige. Ses chairs, séchées par l'âge, avaient creusé sa peau, elle était devenue cuir, qui était devenu corne.

Ketje eut peur ; il avança le poing, recula le pied.

Caraïbe se leva sur son séant. C'était un squelette.

Ketje, dit-il avec peine, tu arrives à temps, je vais mourir, mais je savais que tu viendrais. Le prophète ne peut se tromper, je te voyais venir. Sbaamaalii avait tressailli. Dans une heure j'aurai rejoint mes pères dans le royaume inconnu. Prends, dans la caisse rouge, celle du serpent fer de lance, la petite boîte qui s'y trouve.

— Jamais de la vie, dit Ketje à mi-voix. Où donc, la caisse rouge ? dit-il à haute voix ; je ne vois pas de couleurs ici, moi.

— Là, cette grande caisse, là au milieu, reprit Caraïbe en faisant un effort, en montrant l'objet.

— Ah, oui, et tu crois que je vais plonger ma main dans cette boîte-là ? Tu reviens de... Pontoise.

— Ne crains rien, il est mort, mort de faim, le pauvre ami qui me donnait du pain.

— Et que veux-tu en faire de ta cassette ? demanda Ketje fort peu rassuré.

— Te donner un empire.

— Ketje I, empereur d'Afrique. Tiens, ça m'irait comme un gant cette couronne-là. Va, mon pauvre vieux camarade, dors en paix, laisse ton rêve caresser ta vieille imagination. Tu seras roi un jour.

— Non, je t'ordonne et tu me dois obéissance.

— Hem ! s'il n'était pas mort, l'autre ?

— Il est mort, je le jure. Ne sais-je plus distinguer une bête morte, d'un animal sous le charme ?

— Ah ! oui, ton fameux charme ! il est charmant !

— Tu n'as jamais voulu y croire, parceque tu n'as jamais voulu réfléchir. Les senteurs du chat n'éloignent-elles pas les souris ?

— Tu sais, ma vieille, je n'ai que très peu de temps.

— Et moi, moins encore. Veux-tu jurer sur les os de ton père, que tu accompliras ma dernière volonté ?

— Compte là-dessus et... dors en paix.

— Jure le.

— Je le jure, fit Ketje, avec un mouvement dramatique.

— Écoute et retiens. Sache d'abord que si chaque maladie a un remède, que si chaque poison a son contre-poison, chaque être craint quelque chose. Tous les animaux féroces peuvent être domptés, rien que par la vue, la senteur ou l'incorporation d'une chose qui leur est contraire. Je charmais des serpents, c'est-à-dire que je

les énervais, j'ai dompté des lions. Nos pères rendaient souples à la voix les lions que les empereurs de Rome attelaient à leurs chars. Dans la boîte que tu prendras, se trouve un morceau de parchemin sur lequel sont écrites les prescriptions des magiciens nègres, je les ai complétées. Cette boîte contient un parchemin noir, tu le laveras et tu y liras ma généalogie. Tu verras qui je suis. Tu y trouveras l'histoire de l'empire Waouta, telle que nous nous la sommes transmise de père en fils. Tu y liras la prédiction du grand-oncle de Moula Waouta, le dernier empereur Waouta. Tu prendras la baguette magique que m'a donnée le malheureux Roomboson, mort dans les griffes de ses fauves. Tu reconstruiras notre empire.

— Parbleu !

— Prends la boîte et la baguette.

— Tout doucement, fit Ketje en s'avançant pour obéir. Il écouta, frappa, parla, cria. Rien ne remuant dans la caisse, il hasarda un coup d'œil. Le serpent était en putréfaction ; Ketje prit hardiment les objets demandés.

— Ouvre ! dit Caraïbe, d'un ton de commandement.

— Ketje présenta la boîte ouverte. Caraïbe en retira une dent de lion.

— Approche, dit-il à Ketje, prends garde à tes paroles, car ceci est le Dieu de Waouta.

— Ça ???

— Oui, c'est le plus puissant des Dieux que les nègres possédaient, continua Caraïbe, en plaçant la dent sur le front de Ketje, qui se laissait faire, sans rire.

— Moi, reprit le nègre d'une voix qu'il s'efforçait de rendre terrible, Moula Waouta VI, dit le Caraïbe, tenant de la main droite le Dieu Sbaamaalii et de la main gauche ma dernière fleur de vie, je déclare céder l'empire Waouta à Ketje le blanc, qui portera le nom de Bwa Waouta. J'ordonne au Dieu Sbaamaalii de dévorer Bwa Waouta s'il oubliait son serment. Je veillerai sur lui quand je serai dans l'empire inconnu et je lui enverrai des Dieux protecteurs.

— Amen, fit Ketje.

— Va-t-en, je ne suis plus qu'un esclave, fit Moula Waouta VI en se laissant retomber dans ses guenilles.

— Je vais te chercher un petit quelque chose, commença Ketje, en se baissant sur le vieux nègre, mais il resta bouche ouverte ; son ami était mort.

Ketje ne resta pas longtemps sous l'émotion.

— Ma foi, dit-il, le pauvre vieux avait au moins cent ans, et la mort pour lui est bien la fin d'un supplice, donc une délivrance, presque un bonheur. Que la terre lui soit légère ! Monsieur m'attend. Allons voir, ce que cet autre excentrique m'a réservé. Avec tout cela me voilà bel et bien empereur en disponibilité et valet d'un homme que je ne connais pas. J'ai un trésor sous bras et une intrigue dans la tête. Pourquoi mon monsieur pleure-t-il ? d'où lui vient cette douleur épouvantable ? je resterais gratuitement à son service, rien que pour le savoir. J'emporte le trésor des empereurs nègres, peut-être trouverai-je le moyen d'en tirer un litre de vin. Il ne me faudrait que la chance de connaître quelque savant, et ça se ferait magnifiquement. Le vieux Caraïbe n'était pas une bête, loin de là, il savait lire et écrire et encore beaucoup d'autres choses. Je crois même qu'il lisait les journaux, quand il en trouvait. Enfin, qui vivra boira, et je m'en vais à la gare de Lyon retrouver mon... pleureur.

IV

L'HOTEL DU VÉSUVÉ A NAPLES

Décidément, se disait Ketje, flânant par la ville, ça n'est pas fameux, l'Italie. Il n'y a que du soleil, je me figurais bien autre chose que cela. On ne voit pas le plus petit bout de bal populaire à sujet de pendule, mais on y marche sur les paresseux. Nos italiennes de carnaval sont autrement italiennes que celles qui traînent leurs savates ici. Les rues sont des chemins et les chemins sont des ornières. Les arbres cherchent de l'ombre et les fleurs sont en fer-blanc, l'herbe ne pousse que sous les pierres et les sales bêtes partout. Le vent, c'est de la poussière et la mer est un miroir. Le soleil prend des auxiliaires, l'eau fume la fièvre, et les volcans du soufre ; non, ça n'est pas fameux, même pour photographie. Je suis ici depuis trois jours, j'en ai bien pour trois siècles. Naples ! Naples ! tu ne mangeras pas les os de Ketje. Et mon sphinx ! il ne se démonte pas, c'est soudé, brasé. Il n'y a peut-être rien dedans ? Il se fait appeler Henri, Monsieur Henri ! est-ce qu'on dit : monsieur Ketje ? Henri qui ? quoi ?